LE

COUSIN FRÉDÉRIC,

OU

LA CORRESPONDANCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM.
ÉMILE (de Rougemont,) ÉT. ARAGO ET ALEXANDRE (Basset);

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 7 FÉVRIER 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
Éditeur du Théâtre de M. Scribe,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.
1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DE NEUBOURG, diplomate retiré.	M. FONTENAY.
AMÉLIE, sa femme.	Mlle CLARA.
PAULINE, sœur d'Amélie.	Mme THÉNARD.
FRÉDÉRIC DE MORNAC, cousin d'Amélie et de Pauline, officier de hussards.	M. VOLNYS.
TOINETTE, fille de jardinier	Mlle BROHAN.



L'action se passe chez M. de Neubourg.



Les indications sont toutes prises à la droite de l'acteur.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

LE

COUSIN FRÉDÉRIC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente une portion de jardin, fermée par un mur. Dans le fond, et au milieu, une petite porte verte. A droite, un pavillon.)

SCÈNE I.

PAULINE, AMÉLIE entrent à gauche. (Elles sont censées revenir de la promenade.)

AMÉLIE.

Allons, il y a tout à présumer que mon mari se sera arrêté en chemin.... je croyais, en dirigeant notre promenade de ce côté, le rencontrer sur la grande route; mais ses affaires l'auront probablement retenu quelques heures de plus qu'il ne le croyait.

PAULINE.

Impatience très-flatteuse pour un mari de quarante-cinq ans.

AMÉLIE.

Ma chère Pauline, M. de Neubourg mérite tout mon attachement ; il est bon, plein de franchise.

PAULINE.

Oui... depuis qu'il a quitté la diplomatie.

AMÉLIE.

Son esprit est gai... son caractère excellent.

PAULINE.

Tu prends ton bonheur en patience.... c'est fort bien; mais, Amélie, est-ce que quelquefois, là... quand tu es seule... tu ne regrettes pas ce pauvre Frédéric?

AMÉLIE.

Frédéric ne m'eût peut-être pas rendue aussi heureuse.

PAULINE.

A cause de sa mauvaise tête.... Ah! elle me faisait peur aussi!... Je me rappelle encore ses adieux... Ma cousine, te disait-il en relevant ses moustaches, je pars pour l'armée; l'honneur et mon devoir l'ordonnent... je vous serai fidèle; mais si vous trahissiez mon amour... j'ai là d'excellens pistolets... il me faisait frémir... et ma mort suivrait de près votre perfidie... et malgré cela tu t'es mariée! et tu as eu le courage de le lui apprendre!...

AMÉLIE.

Je ne crois pas beaucoup à ces grands désespoirs d'amour.

PAULINE.

Un militaire... cela se tue pour un oui, pour un non.

AMÉLIE.

Je lui devais d'ailleurs la connaissance des motifs qui m'avaient décidée à épouser M. de Neubourg: moi seule je pouvais lui apprendre qu'une mère mourante, désespérée de nous laisser sans fortune, sans protection, m'avait suppliée de recevoir de sa main un guide, un appui; cette lettre fut la première et la dernière qu'il reçut de moi; dans le commencement, je te l'avoue, le silence qu'il a gardé m'avait un peu inquiétée... Mais en y réfléchissant bien, je n'ai pas tardé à me convaincre qu'un peu de dépit.... de colère l'avaient jusqu'à présent empêché de me répondre.

PAULINE.

Va, ce n'est pas ta faute s'il n'est pas arrivé quelqu'accident fâcheux.

SCÈNE II.

AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE entrant à droite.

TOINETTE, accourant.

Mamsell', mam.... Pardon, mesdames!

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Dam! c'est une nouvelle.... une fameuse! il est là.... qui arrive à cheval.... oh! c'est bien lui!

PAULINE.

M. de Neubourg?

AMÉLIE.

Mon mari!

TOINETTE.

Brrr! mieux que ça.... Tenez, tenez le voyez-vous là-bas qui descend de cheval.... on dirait un jeune postillon.

PAULINE.

Ciel! Frédéric!

AMÉLIE.

Frédéric!

TOINETTE.

Ah! mon Dieu oui.... il arrive sans se faire annoncer. (à part.) C'est ça qu'est imprudent!

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE, UN HUSSARD portant une valise.

FRÉDÉRIC, entrant à droite.

C'est moi, (*ter.*)
Enfin je vous revois!
Et l'espoir flatteur
S'empare de mon cœur.

Si je fus constamment
Fidèle à mon serment,
Il faut de tant d'amour
Me payer de retour.

Chère Amélie! en huit jours deux cent cinquante lieues à franc étrier!.... sans arrêter... J'ai crevé trois chevaux, des chevaux superbes!... J'aurais voulu avoir des ailes..... Malheureusement la concurrence n'en est pas encore là... Enfin me voilà près de vous.... toujours le même.... toujours brûlant d'amour et d'impatience. (A demi-voix.) Savez-vous quePauline est charmante.

AMÉLIE, embarrassée.

Mon cher cousin.... après un si long voyage, vous devez avoir besoin de repos...

PAULINE.

Oui, mon cousin.... oui....

FRÉDÉRIC.

Vous regardez mon négligé, je n'ai pas eu le temps de lesoigner... j'étais si pressé!.. Mais, si j'ai bonne mémoire, autrefois c'était là-bas, dans ce pavillon isolé, que la bonne tante casernait son neveu.. Je cours reprendre possession de mon ancien logement, je passe un habit et dans un instant je reviens. (A part.) Cette chère Amélie! comme elle est émue! ah! son bonheur ne peut être comparable au mien. (Au hussard.) Marche! à gauche! (Il sort.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE.

AMÉLIE.

Je n'en reviens pas... Frédéric au château sans nous prévenir.... sans avoir écrit un seul mot.

TOINETTE, à part.

Oh! par exemple, si l'on peut dire ça devant moi.
(Pauline lui fait signe.)

PAULINE.

Il aura voulu nous surprendre.

AMÉLIE.

Et cette affectation de m'appeler toujours Amélie.

TOINETTE.

Ah ! madame, faut pas que ça vous suffoque, y a mon cousin Gilbert qui faisait la cour à Justine avant son mariage, eh ! bien on n'a jamais pu le décider à l'appeler madame Bernard... C'est plus fort que lui, c'est toujours mademoiselle Justine par ci, mademoiselle Justine par là.... Mais dis donc madame Bernard... pas moyen.

AIR :

On croit qu'il s'fait une étude
D'l'insulter par ce nom-là,
Mais ça n'est qu'une habitude
Qui p't'et' bien lui passera.
Pour Bernard elle est cruelle,
Car ça n'est pas trop poli,
D'app'ler un' femm' mad'moiselle
A la barbe d' son mari.

AMÉLIE.

Ah ! Dieu, s'il n'avait pas reçu !... Un courrier peut-être intercepté, une lettre égarée, perdue... A l'armée surtout où l'on change à tout moment de résidence.

PAULINE, tremblante.

Oh ! il ne l'a pas reçue, j'en suis sure !

AMÉLIE.

Cela explique sa conduite, son arrivée imprévue, sa joie... Mais aussi cela me met dans une situation !... Frédéric était une si mauvaise tête !...

PAULINE.

Et ce n'est pas à l'armée que l'on se corrige de ce défaut-là.

TOINETTE.

A l'armée... au contraire !... Le frère de Simon est revenu encore plus méchant qu'il n'était parti.

AMÉLIE.

AIR : *De la Galoppade.*

Jusqu'au retour
De monsieur de Neubourg

Je dois fuir sa présence ;
De mon époux
Évitons entre nous
D'éveiller le courroux.

PAULINE.

En venant ici
Frédéric plein de confiance
Pense qu'aujourd'hui
Amélie est encore à lui,
Et si ton mari,
D'un jour prolongeait son absence
Nous serions, je crois,
Fort embarrassés tous les trois.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Jusqu'au retour.

PAULINE.

Jusqu'au retour.

TOINETTE.

Jusqu'au retour
De monsieur de Neubourg,
Elle fuit sa présence ;
De son époux
Ell' fait bien entre nous
D'éviter le courroux.

(Amélie sort à droite.)

SCÈNE V.

PAULINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Mais, dites-moi, mademoiselle, pourquoi donc.... que madame se cache de moi... Enfin, depuis deux ans que vous me remettez en cachette les lettres pour le cousin, et que je vous repasse aussi en cachette ses réponses que je vais chercher à la poste de la ville voisine, Madame doit bien penser que je me doute de quelque chose. Pourquoi qu'elle ne me traite pas tout franchement, comme un complice? c'est humiliant.

PAULINE, à part.

Maudites lettres ! (A Toinette.) Ma sœur ne voudrait pas que personne soupçonnât...

TOINETTE.

C'est juste... Mais moi... je suis du complot, je dois en avoir les honneurs.... Hein !.... Dites-donc, si M. le comte de Neubourg se doutait de cette correspondance... Certainement, il n'est pas si brutal que le voisin Trumeau.... mais des lettres.....

PAULINE.

Celles-ci sont fort innocentes.... tu les a bien cachées.

TOINETTE.

Oh! pour les précautions j'en prends deux fois plus qu'il n'en faut pour n'en pas manquer.

PAULINE.

Bien.... j'en aurai peut-être besoin aujourd'hui.

TOINETTE.

Tantôt je vous les apporterai.

PAULINE.

Oui.....

(Elle va pour sortir, et elle revient en recommandant de nouveau le silence à Toinette.)

Air : *Allons de la philosophie.*

Toi seule est dans la confidence
Je puis, je crois, compter sur le secret ;
Un seul mot, la moindre imprudence,
Tu le sens bien, aujourd'hui nous perdrait.

TOINETTE.

Allez, allez, je n'laiss'rai rien paraître,
Je f'rai comme la fille à Bastien,
Elle a l'air de ne rien connaître,
Pourtant ell' n'ignore de rien.

Reprise.

Toi seule est dans la confidence.

TOINETTE.

J' suis seule dans la confidence,
Vous pouvez donc compter sur le secret ;
Un seul mot, la moindre imprudence,
Je le sais bien, aujourd'hui nous perdrait.

(Pauline sort à droite.)

SCÈNE VI.

TOINETTE, seule.

Oh ! que les dames de la ville sont donc sauvages ! A la campagne nous ne sommes pas comme ça..... Moi, d'abord, je n'ai peur de rien. (Frédéric arrive derrière elle et lui touche l'épaule.) Oh ! que c'est b.... Ah ! c'est monsieur Frédéric ! Ça vous fait des souleurs quand on n'est pas prévenue.... La petite Isabeau en a conservé un tic de ces peurs-là. (Elle imite le tic.)

SCÈNE VII.

TOINETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Cette petite figure éveillée... Comment te nommes-tu ?

TOINETTE.

Toinette Lerond ; j'étais pas plus haute que ça quand vous êtes parti, aussi vous ne faisiez pas attention à moi... C'est la mère à ces demoiselles qu'était ma marraine.

FRÉDÉRIC.

Madame de Révennes ?

TOINETTE.

Et M. de la Rivalière, mon parrain ; ils étaient bien amis dans ce temps-là ; mais depuis... il a fait bien du chagrin à Madame ; elle a été sur le point de vendre ce château, qui était toute sa fortune.

FRÉDÉRIC.

Mais il est assez bien tenu le château ? (A part.) J'aurai là une charmante propriété. (Haut.) On peut faire ici manœuvrer un escadron de cavalerie ; et où sont mes cousines ?

TOINETTE.

Monsieur.... elles sont à leur toilette.

FRÉDÉRIC.

Dès que ces dames seront visibles, viens m'avertir.... Elle est gentille aussi la petite.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, seul.

Me voici donc chez ma femme... Ma femme! ce mot vous donne tout de suite un air respectable; ça vaut dix ans de service pour la dignité!... Cette chère Amélie!... en la regardant, ce matin, il me semblait retrouver sur sa figure toutes les phrases de sa correspondance; que d'esprit!... que de délicatesse! et surtout que d'exactitude!... Une lettre tous les mois, comme les inspections; mais ce qui m'a surtout frappé, c'est la gentillesse de Pauline.... Comme elle est embellie!.... Décidément j'ai deux cousines charmantes.

AIR : *Je vous revois, séjour de mon enfance.*

A retrouver Pauline si touchante
Mon cœur jamais ne se fut attendu ;
Mais Amélie est toujours séduisante,
L'une a gagné, l'autre n'a rien perdu :
En respectant l'une et l'autre cousine,
Le temps, à qui rien ne peut résister,
Marche à grands pas pour la jeune Pauline,
Et pour sa sœur il semble s'arrêter.

(On sonne.) Ah! ah! on sonne à la petite porte; en ma qualité de futur propriétaire, allons ouvrir.

(Il ouvre la porte du fond.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, NEUBOURG.

FRÉDÉRIC.

Entrez, entrez, monsieur.

NEUBOURG, surpris.

(A part.) Un étranger... Abordons-le franchement... avec un peu de détour... (Haut.) Pardon, monsieur, j'ignore à qui j'ai l'honneur de parler.

FRÉDÉRIC.

Frédéric de Mornac, lieutenant au 2me de hussards.... cousin de mesdemoiselles de Révennes.

NEUBOURG, à part.

Voyons-le venir.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est un voisin?

NEUBOURG, souriant.

Oui, Monsieur.... un très-proche voisin!

FRÉDÉRIC.

Je ne me rappelle pas du tout avoir eu le plaisir de le voir.

NEUBOURG.

Je ne me suis établi ici que depuis votre départ.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est cultivateur?... Classe très-intéressante, pères nourriciers de l'État.

NEUBOURG.

Non, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est dans le commerce? classe fort honorable, dont la franchise....

NEUBOURG.

J'étais dans la diplomatie.

FRÉDÉRIC.

C'est différent,... science fort utile (à part) pour tout embrouiller.

NEUBOURG.

Le comte de Neubourg.

FRÉDÉRIC.

Monsieur.... un homme comme vous... (A part.) C'est la première fois que j'entends son nom... (Haut.) je serai toujours flatté de le recevoir dans mon château.

NEUBOURG.

Je suis confus de tant de politesses.

FRÉDÉRIC.

Couvrez-vous donc.... d'abord, moi à la campagne, j'agis sans façon.

NEUBOURG, à part.

C'est ce que je vois.

FRÉDÉRIC.

Nous autres militaires, nous fréquentons rarement les diplomates... on en voit si peu sur les champs de bataille... Mais ici, monsieur, j'espère avoir l'honneur de cultiver votre connaissance, je viens m'y fixer.

NEUBOURG.

Ah! monsieur a l'intention de se fixer dans ce château?

FRÉDÉRIC.

Je suis arrivé ce matin... il y a une heure... Vous ne devineriez jamais ce qui m'amène. Je viens épouser ma cousine.

NEUBOURG.

Pauline!

FRÉDÉRIC.

Non; elle est charmante aussi, Pauline.... mais des engagemens antérieurs... Un militaire n'a que sa parole.... c'est ma cousine Amélie que j'épouse.

NEUBOURG, surpris.

Amélie.

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur; ces amours-là datent de loin: j'avais neuf ans, elle en avait cinq; nous nous appellions déjà mon petit mari, ma petite femme... et lorsqu'on nous voyait ensemble, on ne se gênait pas pour dire: Ils sont faits l'un pour l'autre.

AIR.

Quand nous traversions le village,
On répétait en souriant!
Voyez donc le joli ménage,
Ils feront un couple charmant.

NEUBOURG.

Amélie a, je le confesse,
Tenu ce qu'elle promettait.

FRÉDÉRIC.

Et j'ai suivi, par politesse,
L'exemple qu'elle me donnait.

NEUBOURG, à part.

Modeste comme un hussard.

FRÉDÉRIC.

Entre voisins, pas de cérémonie; je n'ai vu Amélie qu'un instant et devant sa sœur, nous n'avons encore pu rien nous dire de sérieux... Je vous laisse maître du parc, du jardin... de l'extérieur, et moi je vais voir si la toilette de ma femme est terminée.

NEUBOURG.

Monsieur, permettez...

FRÉDÉRIC.

Ne vous dérangez pas.

AMÉLIE, se montrant à la porte du pavillon.

Je suis là.

NEUBOURG.

Allons, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Frédéric sort à gauche.)

SCÈNE X.

AMÉLIE, NEUBOURG.

AMÉLIE.

Eh! bien, mon ami, que dites-vous de M. Frédéric?

NEUBOURG.

Il fait les honneurs de chez vous avec une aisance... j'avais cru d'abord qu'il cherchait à se venger de la préférence que j'ai obtenue.... mais je n'ai pas tardé a me convaincre qu'il ignore notre mariage.

AMÉLIE.

Il faut l'en instruire.

NEUBOURG.

J'allais le faire lorsque je vous ai aperçue.

AMÉLIE.

Non pas vous....

AIR : *Du Passe-partout.*

Mon cher cousin a la tête légère.

NEUBOURG.

De la calmer je connais le moyen.
J'ai dans ma vie arrangé mainte affaire
Où bien souvent on ne comprenait rien.

AMÉLIE.

Avec prudence il faut s'y prendre encore ;
Non, c'est à moi qu'un pareil soin est dû.

NEUBOURG.

A ses regrets c'est ajouter encore
Que lui montrer le bien qu'il a perdu.

AMÉLIE.

Alors négocions par interprète... J'ai une idée... ma sœur est tout à fait désintéressée dans cet événement-là !..

NEUBOURG.

Pauline est bien étourdie !

AMÉLIE.

Oui... mais cette confidence faite par elle ne blessera pas l'amour-propre de Frédéric.

NEUBOURG.

Et je crois que le jeune homme n'en manque pas.

AMÉLIE.

Air : *Walse du Mari par intérim.*

Oui, de ce rôle il faut qu'elle s'acquitte ;
Son esprit vif comprendra mon dessein.
Mon cher Neubourg, souffrez que je vous quitte
Pour que Pauline éclaire mon cousin.
Il parle en vain de son ardeur extrême,
Je doute un peu de sa sincérité ;
L'absence a du...

NEUBOURG.

Puisque c'est vous qu'il aime.
Je répondrais de sa fidélité.

(Amélie sort par le pavillon. Aussitôt Frédéric reparaît harrassé, s'essuyant le front.)

SCÈNE XI.

NEUBOURG, puis FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ouf! je n'en puis plus... ce parc est d'une longueur.... je ne l'avais jamais trouvé si grand.

NEUBOURG.

Monsieur vient de le parcourir.

FRÉDÉRIC.

Deux fois, en long et en large : rien que cela, jolie promenade militaire.

NEUBOURG.

Oh! alors vous devez être fatigué!

FRÉDÉRIC.

Amélie n'était déjà plus à sa toilette, on la croyait dans le parc... j'y ai couru... je l'aurais bien demandée aux échos... mais il n'y a pas d'échos dans le parc.

NEUBOURG.

Elle sort d'ici à l'instant.

FRÉDÉRIC.

Et vous ne m'avez pas fait prévenir... ce n'est pas d'un bon voisin.

NEUBOURG.

Je vous avoue que je n'y ai pas pensé.

FRÉDÉRIC.

Elle vous a parlé de son cousin Frédéric.

NEUBNURG.

Beaucoup.

FRÉDÉRIC, enthousiasmé.

Femme charmante! ta constance sera récompensée.

NEUBOURG.

Mais si je l'en crois, son cousin se flatte un peu.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'elle se sera défiée de vous... elle ne vous a pas tout dit.

NEUBOURG.

Amélie n'a rien de caché pour moi, je suis son meilleur ami!

FRÉDÉRIC.

Il y a des choses qu'une femme ne dit pas même à son meilleur ami.

NEUBOURG.

Ne serait-il pas plus naturel de penser que le temps et l'absence ont produit sur Amélie leur effet ordinaire et amené quelques modifications dans ses sentimens?... Les promesses s'oublient, *verba volant.*

FRÉDÉRIC.

Oui, mais *scripta manent.*

NEUBOURG, surpris.

Comment, *scripta?*

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur, *scripta...* ce latin-là est français, j'espère.

NEUBOURG.

Vous avez des lettres d'Amélie?

FRÉDÉRIC.

Des lettres... charmantes... du Sévigné.

NEUBOURG.

Il est impossible que mademoiselle de Révennes se soit oubliée...

FRÉDÉRIC.

Oubliée!.... en écrivant à son mari?... (Mouvement de M. de Neubourg.) Je sais bien que je ne le suis pas encore... mais de loin, c'était la même chose pour elle.

AIR : *Dans un castel,* etc.

Pendant trois ans qu'a duré mon absence,
Toujours fidèle au plus cher de mes vœux,
Je me livrais à la douce espérance
De voir l'hymen nous unir tous les deux.
Loin du séjour de cette âme angélique,
En me créant un bonheur idéal,
Je débutais par l'amour platonique
Pour arriver à l'amour conjugal.

NEUBOURG.

Je ne croirai jamais à cette correspondance.

FRÉDÉRIC.

Prenez garde, vous me poussez à bout.

NEUBOURG.

J'ai de grandes raisons pour douter de l'existence de ces lettres.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous les verrez... avec vous, c'est sans conséquence... mais soyez discret, je ne les ai encore montrées qu'à mon chef d'escadron et à deux officiers de mon régiment qui s'occupent de littérature.

NEUBOURG.

Je serai enchanté d'être puni de mon incrédulité!

FRÉDÉRIC.

Vous le serez.

NEUBOURG.

Quand?

FRÉDÉRIC.

Le temps de défaire mon porte-manteau; ces lettres-là ne me quittent jamais.... c'est un talisman.

NEUBOURG.

Ainsi, dans une heure?...

FRÉDÉRIC.

Dans une heure, soit.

NEUBOURG.

Ici?

FRÉDÉRIC.

Ici.... Je ne suis pas fâché de l'occasion, il y a longtemps que je ne les ai vues... nous les lirons ensemble.

NEUBOURG, avec un rire forcé.

Cela me fera infiniment de plaisir.

FRÉDÉRIC.

Vous admirerez la fraîcheur des pensées, la délicatesse du style... notre gros-major, qui lit Voltaire, voulait que je les fisse imprimer... avant mon mariage, fi donc! Ah! ça, vous voyez combien je tiens au plus grand secret!.. ainsi, dans une heure, ici... tous deux... sans témoins...

NEUBOURG.

Dans une heure, je serai exact au rendez-vous.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE XII.

PAULINE, FRÉDÉRIC. (Pauline dans le pavillon a entendu les dernières phrases; elle reste sur les marches de la porte.)

PAULINE, à part.

Sans témoins... ici, dans une heure.

FRÉDÉRIC.

J'ai peut-être eu tort de m'avancer ainsi avec le voisin; mais c'est lui qui m'a provoqué, moi je suis sûr de mon fait... Allons lui donner satisfaction.

PAULINE, s'avançant.

Non, monsieur la mauvaise tête, vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Pauline!

PAULINE.

J'étais là... et je semble y avoir été amenée tout exprès pour vous empêcher de faire une sottise.

FRÉDÉRIC.

Une sottise... (A part.) Elle s'exprime avec une grâce... on dirait un compliment... (Haut.) Ma jolie cousine, j'ai donné ma parole... d'ailleurs il n'y a rien à craindre... c'est un honnête homme!

PAULINE.

Eh bien! monsieur, est-ce une raison pour le tuer?

FRÉDÉRIC, étonné.

Pour le tuer!

PAULINE.

Oh! j'ai bien entendu... dans une heure... sans témoin... N'avez-vous pas de honte... à peine arrivé, vous battre... et avec qui?... avec le mari de ma sœur.

FRÉDÉRIC, au comble de la surprise.

Qu'est-ce que vous dites donc?

PAULINE, effrayée.

Ah! mon Dieu... et moi qui lui ai appris cela sans ménagemens.

FRÉDÉRIC.

Avec le mari d'Amélie... Amélie est mariée.

PAULINE.

Ce n'est pas sa faute.

FRÉDÉRIC, en colère.

La perfide!... et quand j'arrive ici plein de son image, ne vivant, ne respirant que pour elle....

PAULINE, à part.

Heureusement il n'a pas ses pistolets.

FRÉDÉRIC, se calmant tout-à-coup.

Elle est mariée!... Oh! les femmes, les femmes!

PAULINE

Il se désespère tranquillement, comme un homme raisonnable.

FRÉDÉRIC.

Et... à quelle époque... ai-je été trahi, sacrifié par Amélie?... Faut-il le demander? depuis la dernière lettre qu'elle m'a écrite.

PAULINE.

Non, mon cousin... c'est avant la première.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Avant!..... Alors, pourquoi me le cacher en m'écrivant?

PAULINE.

Pourquoi?... N'aviez-vous pas promis de vous tuer si ma sœur se mariait.... Le moyen alors de vous dire la vérité?

Air : *De Léocadie.*

En apprenant cette nouvelle,
Dites-moi, ne pouviez-vous pas
Vouloir toujours mourir pour elle?
Mon cousin, quel cœur assez bas
Aurait causé votre trépas!
Du nœud qui liait Amélie,
Si l'on vous a fait un secret,
On voulait vous sauver la vie;
Et voilà... oui, voilà tout ce qu'on voulait.

FRÉDÉRIC.

Non, non, Pauline, ce motif n'a point été celui de votre sœur..... Il y aurait eu là quelque générosité....

tandis qu'il n'y en a point dans ces lettres.... Oh! je les sais par cœur.... les premières étaient effectivement froides.... embarrassées... on voyait que la main qui les écrivait n'était point familiarisée.... avec une semblable correspondance.... (Ici Pauline baisse les yeux.) Mais peu à peu cette contrainte a disparu, son langage est devenu plus amical, ses lettres moins sérieuses, plus tendres; il y régnait un mélange d'esprit, de candeur, de sentiment, et tout cela si naturel !.... Ah! si vous connaissiez sa correspondance, c'est à se mettre à genoux devant... La mienne était brûlante, j'en conviens; aussi ces maudites lettres m'ont rendu mille fois plus amoureux; j'étais d'une sécurité!.... d'une fidélité.... quand je pense que j'ai refusé la nièce du préfet.

PAULINE.

Comment, Monsieur, vous auriez été capable d'épouser?...

FRÉDÉRIC, comme frappé par un souvenir.

Et moi qui ai été me vanter de ces lettres à M. de Neubourg!

PAULINE.

Vous avez osé....

FRÉDÉRIC.

C'est sa faute.... il a voulu faire de la diplomatie avec moi.... Mais ce n'est encore rien.... Il m'a tellement poussé à bout que j'ai promis de les lui montrer.

PAULINE.

Vous n'en ferez rien, n'est-ce pas, Frédéric.... si vous avez quelqu'amitié pour moi?... Vous ignorez tout le chagrin que vous me causeriez.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Faisons la paix.* (MAISON DU FAUBOURG.)

On se taira,
Mais c'est pour vous seule, Pauline;
A vos vœux on obéira;
Et puisqu'un éclat vous chagrine
On se taira.

PAULINE, à part.

Il se taira,
De cette imprudence funeste
Aucun ne me soupçonnera,
Et mon secret encore me reste ;
Il se taira.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur ma parole... (A part.) Me voilà guéri de l'amour pour toute ma vie... Au moins jusqu'à ce que... (Regardant Pauline.) Ne jurons de rien... (Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

PAULINE, seule.

Ah! Pauline... un seul mot t'a fait connaître tous les dangers de cette fatale correspondance; c'est surtout à présent qu'elle doit rester ignorée...

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

De cet amour si profond et si tendre,
Mon jeune cœur ignorait le pouvoir ;
J'en ai parlé d'abord sans le comprendre;
J'en aurai pris, hélas! sans le savoir.
Il se plaignait, c'était là sa coutume ;
Je ne voulais que rassurer son cœur ;
Mais j'oubliais, en parlant pour ma sœur.
Que c'est moi qui tenais la plume...

Je mourrais de honte et de regrets, si l'on parvenait à découvrir ce mystère. (Fausse sortie.) Ah! te voilà, Toinette.

SCÈNE XIV.

PAULINE, TOINETTE.

TOINETTE, entrant par la gauche.

Oui, Mamzelle, avec le paquet.

PAULINE.

Vite, vite au feu... il faut que tout cela disparaisse à l'instant.

TOINETTE.

Comment! ces jolies petites lettres?

PAULINE.

Mon repos est attaché à leur destruction... Toinette, songes-y bien.

TOINETTE.

Votre repos, oh! bien elles sont flambées.

(Pauline sort vivement à droite.)

SCÈNE XV.

TOINETTE, seule.

Ah! si la femme à Pierre Leroux avait eu cette précaution de brûler les lettres de son cousin le brigadier, il ne lui serait pas arrivé malheur; mais il y a des gens comme cela, qui s'imaginent que l'amour ne peut avoir des suites bien dangereuses.

AIR : *Que d'établissemens.*

On peut se parler sans témoins,
Mais s'écrire, c'est bien autre chose;
Un' lettr' se perd malgré vos soins,
Quelqu'un la r'trouve et puis on glose.
Moi j'aimerais mieux, d' peur des jaloux,
Au lieu de r'cevoir un' seul' lettre,
Donner chaque jour vingt rendez-vous:
Il ne faut pas se compromettre.

Ah! mon Dieu, voilà monsieur le comte.

(Elle passe le paquet de lettres derrière elle en voulant les cacher, elle en laisse tomber une partie et elle étend son tablier pour les couvrir.)

SCÈNE XVI.

NEUBOURG, TOINETTE.

NEUBOURG, entrant à droite.

Que fais-tu là?

TOINETTE.

Monsieur le comte, je me promène.

NEUBOURG.

Vas te promener ailleurs.

TOINETTE, sans bouger.

Oui, monsieur le comte

NEUBOURG.

Est-ce que tu ne m'as pas entendu?

TOINETTE.

Si fait, monsieur le comte.

NEUBOURG.

Eh bien?

TOINETTE.

C'est que je réfléchis sur l'endroit que je veux aller.

NEUBOURG.

Vas-t'en au diable.

TOINETTE.

De quel côté que c'est-il?

NEUBOURG.

La patience m'échappe... Tu vois bien que je veux être seul.... ainsi fais-moi le plaisir... (Il la déplace.) Qu'est-ce que c'est que cela?

TOINETTE.

Ça, c'est des lettres.

NEUBOURG.

Ramassez-les promptement. (Il veut l'aider.)

TOINETTE.

Laissez-donc, monsieur le comte.... ne vous fatiguez pas, c'est des lettres d'amoureux, ce n'est pas votre affaire, c'est la mienne.

NEUBOURG.

La tienne!

TOINETTE.

Oui, c'est pour moi.

NEUBOURG.

Pour toi? tu ne sais pas lire. (Il en prend une.) Ciel !.... A mademoiselle Amélie de Révennes !.. (Ouvrant.) Frédéric !.. (Avec colère.) Répondez-donc ?

TOINETTE, tremblante.

Oui, monsieur le comte.

NEUBOURG, se remettant.

Interroger cette fille, compromettre Amélie ! non... Imprudente ou coupable, n'exposons pas celle qui porte mon nom à rougir devant ses gens. (A Toinette.) Eh bien ! qu'est-ce encore ?... qu'attendez-vous ?

TOINETTE.

Monsieur le comte m'a dit : Répondez.... j'attends qu'il m'interroge.

NEUBOURG, tranquillement.

Sont-ce là toutes les lettres ?

TOINETTE.

Oh ! il n'en manque pas une.... vous pouvez vous fier à moi... Quand une fois je garde une chose...

NEUBOURG, froidement.

Dites à la personne qui vous a remis ces lettres, que je la prie de se rendre ici.... sur-le-champ.

TOINETTE.

Faudra-t-il lui expliquer comme quoi c'est plus moi qui les...

NEUBOURG, vivement.

Un mot de plus, et je te chasse.

TOINETTE.

Merci, monsieur le comte... (En sortant.) Allons trouver mademoiselle Pauline, elle a de l'esprit, elle se tirera de là !... La femme à Guillou s'en est bien tirée...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, NEUBOURG.

FRÉDÉRIC, entrant à droite.

Comment!... déjà ici. .. monsieur?

NEUBOURG.

A mon âge on n'a pas de temps à perdre... et je suis sûr... qu'à ma place.... vous seriez impatient de voir ces lettres charmantes.

FRÉDÉRIC.

A ma place, vous seriez fort embarrassé de les montrer.

NEUBOURG.

Embarrassé!... Souvenez-vous de votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Il faut être franc.... ce que je vous ai dit est faux.

NEUBOURG.

Faux!

FRÉDÉRIC.

Piqué de votre incrédulité, l'amour-propre, la vanité s'en sont mêlées... Un lieutenant de hussards n'est pas obligé d'être parfait... J'ai eu tort, j'en conviens, je ne crains pas de l'avouer; je le dis hautement.... ma cousine Amélie ne m'a jamais écrit.

NEUBOURG.

Jamais!... Vous en êtes bien sûr.

FRÉDÉRIC.

Si j'en suis sûr!... Je voudrais bien que quelqu'un osât me soutenir le contraire.

NEUBOURG.

Puisqu'Amélie ne vous a pas écrit, comment se fait-il que vous lui ayez répondu.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur! ah! par exemple!

NEUBOURG.

Voici vos réponses.

FRÉDÉRIC.

Mes...

NEUBOURG.

Vous êtes interdit ?...

FRÉDÉRIC.

Interdit !... (A part.) Je ne sais plus que dire. (A M. de Neubourg.) D'abord, monsieur le comte, de qui tenez-vous ces lettres ?

NEUBOURG.

C'est mon secret.

FRÉDÉRIC.

En ce cas, c'est une trahison.... ce n'est plus de la diplomatie.

NEUBOURG.

Ces lettres sont-elles de vous? sont-elles adressées à mademoiselle de Révennes? répondez.... j'agis franchement.

FRÉDÉRIC.

Je vois qu'il n'y a plus moyen de rien vous cacher; vous voulez connaître la vérité. (A part.) Vite un mensonge.

NEUBOURG.

Je vous écoute.

FRÉDÉRIC, avec emphâse et embarras.

L'adresse de ces lettres ne prouve qu'une chose, l'amitié, le dévouement de ma cousine... car, monsieur, ces lettres n'étaient point pour elle, elles ne sont pas même de moi, ce qui est bien plus fort... Amélie s'était liée en pension avec une jeune personne charmante..... vous me permettrez de vous taire son nom, ce n'est pas mon secret... si c'était mon secret, vous savez bien... Or, retenez ceci... cette jeune personne était aimée... adorée d'un officier de mon régiment... un ami intime, qu'une blessure au bras droit retenait dans son lit... Vous me suivez bien ?.. Dans cette circonstance je lui ai servi de secrétaire..... c'est une chose toute simple... vous en auriez fait autant à ma place.... ma cousine, sous le couvert de laquelle ces lettres étaient adressées, les transmettait à la jeune personne, qui, de son côté... Nous n'étions pour rien dans cette affaire, ce n'était pas pour elle, ce n'était pas pour moi, et voyez, monsieur, comme le hasard peut envenimer la chose la plus innocente ; un peu de fanfa-

ronnade de ma part, beaucoup de crédulité de la vôtre, pouvaient faire naître des soupçons... qui, heureusement, ne pouvaient pas tenir contre une explication aussi franche et aussi claire.

NEUBOURG.

Mais, monsieur, je ne vois pas que cette explication...

FRÉDÉRIC.

Je vous la devais, monsieur, et je n'aurais pas quitté le château sans avoir rempli ce devoir.

NEUBOURG, étonné.

Quitter ce château!

FRÉDÉRIC.

Une affaire imprévue... un ordre du ministre me force de m'absenter; mais soyez sans inquiétude... je reviendrai.... (En sortant.) Le diplomate ne sait plus où il en est... (Il sort à gauche.)

SCÈNE XVIII.

NEUBOURG, seul.

Grâce à l'explication, j'en sais encore moins qu'auparavant. Depuis ce matin je fais de la diplomatie avec tout le monde... Monsieur Frédéric m'a remis en activité de service; malheureusement ce n'est pas dans les affaires êtrangères.

SCÈNE XIX.

NEUBOURG, AMÉLIE.

AMÉLIE, entrant à droite.

Eh! bien mon ami, c'est une chose arrangée, je viens de voir Pauline... son cousin sait tout et cela s'est fort bien passé.

NEUBOURG.

Oui... nous venons d'avoir ensemble une explication singulière. (Mouvement d'Amélie.) Rassurez-vous, Frédéric est un homme d'honneur... et surtout un garçon d'esprit.

AMÉLIE.

Que cet éloge me plaît dans votre bouche !

NEUBOURG.

En vérité?

AMÉLIE.

Vous ne savez pas?... il m'était venu une idée que je veux vous soumettre, il faut garder Frédéric avec nous.

NEUBOURG.

Plaît-il?

AMÉLIE.

Pauline est jolie, aimable, spirituelle ; elle ne tardera pas à fixer les sentimens de Frédéric.

NEUBOURG, à part.

Ce langage... cette sécurité... (Haut.) Écoutez, Amélie ; Frédéric, j'en suis convaincu, n'a point reçu la lettre qui lui annonçait notre mariage... mais vous, depuis deux ans, n'avez-vous reçu aucune lettre de lui ?

AMÉLIE.

Aucune... Cette question... et le ton dont elle est faite pourraient m'inquiéter; mais, non, vous aimez votre femme... vous avez de la confiance en elle.

NEUBOURG.

Si j'en ai. (Lui donnant les lettres. A part.) C'est le cas d'être franc. (Haut.) En voici la preuve.

AMÉLIE.

Des lettres à mon adresse!... décachetées! Ah! monsieur de Neubourg... Je ne me permettrais pas...

NEUBOURG.

En diplomatie on se permet bien des choses... Ce n'est cependant pas moi, et vous devez le savoir, qui ai reçu et décacheté cette correspondance.

AMÉLIE.

Que vois-je, ô ciel ! des lettres de Frédéric ! le timbre de la poste !

NEUBOURG.

Lisez, lisez.

AMÉLIE, lisant.

« Mon Amélie, combien je suis touché de l'intérêt que « vous prenez à moi... Vos tendres inquiétudes m'attachent

« à la vie, et me font chérir une existence que je dois vous « consacrer. Votre dernière lettre... » C'est une imposture!

NEUBOURG, avec joie.

Une imposture !...

AMÉLIE.

Oui, monsieur, oui, je veux le voir, lui parler à l'instant même. (Elle rend les lettres à M. de Neubourg.)

NEUBOURG.

Amélie !... ta parole me suffit.... elle est pour moi un garant plus sacré que tous les écrits du monde... Frédéric a senti que sa présence au château était au moins inutile ; il s'apprête à le quitter, laissons-le partir.

AMÉLIE.

Il part ? (Appelant.) Germain ! Germain !

NEUBOURG.

Que vas-tu faire ?

AMÉLIE.

Mon devoir.

(Elle tire une feuille de son agenda, et elle écrit rapidement.)

NEUBOURG, à part.

Non.... cette indignation n'est pas feinte, et j'aurais tort d'en conserver le moindre doute...

AMÉLIE, à un domestique.

Portez ce billet à M. de Mornac.... je l'attends ici, sur-le-champ.

NEUBOURG.

Cet entretien est inutile.

AMÉLIE.

Non, mon ami, je crois à votre confiance, mais je dois songer à l'avenir; peut-être un jour regretteriez-vous d'avoir laissé échapper l'occasion de faire éclater l'innocence de votre femme ; vous me reprocheriez alors d'avoir cédé trop complaisamment au désir que vous me témoignez aujourd'hui.

AIR : *A l'espoir mon cœur s'abandonne.*

Croyez-moi, point de résistance,
Il faut que tout soit éclairci.

NEUBOURG.

Quoi ! vous voulez qu'en ma présence...

AMÉLIE, montrant le pavillon.

Oui, vous nous entendrez d'ici.

NEUBOURG.

Moi, vous épier de la sorte!

AMÉLIE.

Vous avez le droit, Dieu merci,
D'écouter deux fois à la porte,
Comme diplomate et mari.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.	NEUBOURG.
Croyez-moi, point de résistance,	Je n'y mets point de résistance,
Il faut que tout soit éclairci.	Il faut que tout soit éclairci ;
Je compte sur votre présence,	Comptez sur mon obéissance,
Oui, vous nous entendrez d'ici.	Je vais vous écouter d'ici.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XX.

AMÉLIE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, au domestique qui entre avec lui et qui disparaît aussitôt.

Eh! non, vous dis-je, ce n'est pas sa main. (Apercevant Amélie.) Amélie!

AMÉLIE.

Approchez, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Dans la position où nous nous trouvons l'un et l'autre, j'aurais désiré, madame, quitter le château sans vous revoir.

AMÉLIE.

Je le conçois, monsieur; mais moi qui n'ai pas les mêmes raisons pour fuir un parent que ma mère honora jadis de son amitié, je suis bien aise de le revoir; avant qu'il s'éloigne, je désire qu'il m'explique son étrange conduite.

FRÉDÉRIC.

Étrange!... Quel nom donnerais-je à la vôtre?

AMÉLIE.

La mienne est toute naturelle.

FRÉDÉRIC.

Mais les récriminations deviennent superflues ; de grâce, Amélie, recevez mes adieux.

AMÉLIE.

Non, monsieur, je ne les recevrai pas.... il faut auparavant que M. de Neubourg....

FRÉDÉRIC.

Soyez sans inquiétude,... j'ai tout pris sur moi... Je lui ai fait un conte qui n'avait pas le sens commun.

AMÉLIE.

Mais vous voulez donc me perdre?

FRÉDÉRIC.

Moi, vous perdre!

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Moi qui démens ce que j'ai dit,
Qui sur notre correspondance
Vous jure ici de garder le silence
Qu'à ma bouche l'honneur prescrit.

AMÉLIE.

Mais je ne vous ai pas écrit.

FRÉDÉRIC.

Eh! pourquoi feindre davantage,
Plus que jamais je suis discret;
Je concevrais un tel langage
Si votre époux nous écoutait.

NEUBOURG, à part.

C'est que précisément il est là.

AMÉLIE.

Si vous n'êtes pas le plus méchant de tous les hommes !...

FRÉDÉRIC.

J'en suis la plus généreux, et je le prouve en vous donnant un bon conseil.

AMÉLIE.

Un conseil?... à moi?...

FRÉDÉRIC.

Le meilleur de tous... Défiez-vous de votre mari.

NEUBOURG, caché.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

AMÉLIE.

Mais vous avez donc perdu la tête?

FRÉDÉRIC.

Je sais ce que je dis... Défiez-vous de votre mari, de vos gens, de tout ce qui vous entoure... c'est nécessaire à la paix de votre ménage... M. de Neubourg vient de me tendre un piége.

AMÉLIE.

A vous!... c'est impossible!

FRÉDÉRIC.

Mais nous ne sommes pas diplomates, on ne nous attrape pas aisément... M. de Neubourg, empruntant votre nom, m'a envoyé de votre part ce billet. (Il le lui montre.)

AMÉLIE.

Il est de moi.

FRÉDÉRIC.

De vous!... Comme si je ne connaissais pas votre écriture!

AMÉLIE, impatientée.

Mais je vous proteste...

FRÉDÉRIC.

Vous êtes dans l'erreur... Ça ne ressemble pas plus à votre écriture... Depuis deux ans je dois la connaître; et, quand je n'en aurais pas les caractères présens à la mémoire, je puis à l'instant même vous confondre.

AMÉLIE, vivement.

Me confondre!... et comment?

FRÉDÉRIC.

Par la comparaison des deux écritures.

AMÉLIE, impatientée.

Des deux écritures!

FRÉDÉRIC, gravement.

Amélie, après ce qui s'est passé, vos lettres ne pouvaient rester plus long-temps entre mes mains... Quoiqu'il m'en coûte, votre repos... ma délicatesse exigent ce sacrifice : ce paquet devait vous être remis après mon départ... recevez-le de ma main.

AMÉLIE, l'arrachant.

Donnez... donnez donc? (Ouvrant la lettre.) Que vois-je? (Riant aux éclats.) Ah! ah! (Se tournant vers le pavillon.) Mon ami.

FRÉDÉRIC, voyant le comte.

M. de Neubourg!

NEUBOURG.

Moi-même.

FRÉDÉRIC.

Le diplomate était à son poste.

AMÉLIE, lui donnant la lettre.

Regardez... regardez... des lettres de ma sœur.

NEUBOURG.

De Pauline (Il éclate de rire.)

FRÉDÉRIC.

De Pauline! est-il possible!

SCÈNE XXI.

TOINETTE, NEUBOURG, PAULINE, AMÉLIE, FRÉDÉRIC.

TOINETTE, accourant à droite.

M. le comte... la personne est là... Mais elle est comme la fille à Jean-le-Sec, elle n'ose pas avancer.

PAULINE, entrant et se jetant dans les bras d'Amélie.

Ma bonne sœur,... tu ne m'en veux pas?

AMÉLIE.

Ne parlons plus de cela.

FRÉDÉRIC.

Quoi! mon aimable cousine.... c'est à vous...

AMÉLIE.

Oui, monsieur, voilà celle dont l'esprit vous faisait tourner la tête, et à laquelle vous juriez de consacrer votre existence.

FRÉDÉRIC.

Permettez-moi de reprendre une correspondance dont l'honneur seul m'engageait à me séparer.

AMÉLIE, à Pauline et bas.

Tu vois bien qu'il ne se serait pas tué. (Elle remet les let-

tres à son mari.) Nous vous les rendrons un de ces jours. (A Pauline.) Qu'en dis-tu?...

PAULINE.

C'est à ton tour à répondre pour moi.

NEUBOURG.

C'est moi qui me charge d'arranger tout cela. (Montrant les deux paquets de lettres.) J'ai toute la correspondance sur moi.

TOINETTE.

A la bonne heure... Cela s'est mieux passé que chez le voisin Guilloteau.

FRÉDÉRIC.

Air : *Vaudeville de Julien.*

On voit souvent les nations
Dans des affaires délicates,
Pour appaiser les passions,
S'expédier leurs diplomates.
Commencent alors les débats,
De politesse on fait échange;
Le congrès fait ses trois repas,
Puis les peuples vont aux combats :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

AMÉLIE.

Grâce à leurs dieux encor nouveaux,
Les jeunes auteurs romantiques
Comptent déjà sous leurs drapeaux
La moitié des troupes classiques;
Pour un entier rapprochement
Marchez encor, jeune phalange,
Mais surtout, parlez clairement :
Oui, messieurs, parlez clairement,
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

NEUBOURG.

Vous qui défendez à la fois
La liberté, la monarchie,
Confondez vos vœux et vos voix
Pour le bonheur de la patrie.

Le repos qui nous est promis
Naîtra de ce double mélange ;
Quand c'est pour le bien du pays
Chacun doit donner son avis :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

TOINETTE.

C'est comm' Lucas, l'beau-frère à Jean,
Qui pour un rien vous prend la mouche,
Dès qu'il voit rôder un galant,
Il croit toujours qu'il y a du louche :
Ma femme, il faut m'expliquer c'la ;
Sa femme, à qui la main démange,
S'approch', et puis fallait voir ça,
Un' giff' par ci, deux claqu's par là :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

PAULINE, au public.

Combien de chutes, de succès,
Auxquels on ne peut rien comprendre ;
Que d'ouvrages, bons et mauvais,
Sont tombés faute de s'entendre.
Que pensez-vous du nôtre, enfin ?
S'il est peu digne de louange,
Tous, votre billet à la main,
Revenez-en causer demain :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

FIN.